

Le langage de l'économie au Moyen Âge

Giacomo Todeschini
Université de Trieste

L'écriture du livre (Todeschini, 2017) a commencé ici, à Paris, lors d'un séjour à l'École normale supérieure.

La méthode. Aux origines du discours et histoire personnelle

Je pense qu'en général, lorsqu'on réfléchit à un vocabulaire, il faudrait se demander ce qu'il y a dans ces mots. Ces mots portent en eux la trace, peut-être cachée, du moment historique où ils sont nés. J'ai commencé à travailler sur les sources du Moyen Âge à Bologne, dans les années 1970. Je me suis trouvé à rapprocher deux choses : l'héritage de l'école historique allemande, la méthode d'analyse des documents à partir de leur langage, du vocabulaire, du système lexical, et Foucault. Le tout s'est transformé en un effort pour reconstruire une généalogie conceptuelle des discours du Moyen Âge en partant du traité sur les contrats de Bernardin de Sienne. Pourquoi un frère franciscain au XV^e siècle écrit-il un traité sur les contrats ? On évoquait des raisons morales mais cette explication n'était pas satisfaisante.

Pour revenir à la méthodologie, lorsqu'on se penche sur des textes du Moyen Âge, il faut le faire indépendamment du signifié intentionnel (Marc Bloch). Bloch insistait sur la nécessité pour l'historien de l'analyse des mots : « *Des hommes qui, la moitié du temps, ne pourront atteindre les objets de leurs études qu'à travers les mots, par quel absurde paralogisme leur permet-on, entre autres lacunes, d'ignorer les acquisitions fondamentales de la linguistique ?* » (Bloch, 1949, p. 28). J'ai considéré les textes économiques du Moyen Âge comme étant à la croisée de plusieurs vocabulaires, ce qui rend possible un décodage sémantique des sources historiques (une archéologie des signifiés). Il se trouve que beaucoup de mots employés dans les traités économiques se retrouvent dans les discours théologiques. Lorsqu'on travaille sur la réforme de l'Église entre XI^e et XII^e siècle, on se demande d'où viennent le vocabulaire et les catégories utilisées pour fonder la vision hiérarchique et centripète du monde, mais en même temps universaliste, au centre du projet théocratique des papes ; on découvre, en remontant d'un texte à l'autre, l'origine augustinienne de ce vocabulaire catégoriel mais, ce faisant, on retrouve la galaxie de mots et de liens conceptuels. On se pose donc la question de la transmission de ce bagage complexe. Qu'est-ce qui a été transmis explicitement et qu'est-ce qui a été transmis implicitement, de manière pour ainsi dire dissimulée et déguisée, dans un en-dessous de la mémoire collective, un état de latence, mais avec la possibilité d'être revitalisé et réutilisé ? Bloch l'avait noté : « [...] *les faits linguistiques ont leur coefficient propre de résistance ou de ductilité* ». Parfois, la

réapparition d'un mot, d'une phrase, d'un lien automatique entre conceptualisations, peut fonctionner comme indice et symptôme de la transmission de tout un ensemble signifiant. Il faut faire attention au réemploi des mots et des phrases, à leur passage d'un champ signifiant à l'autre, avec le maintien de ce que Bloch appelait « *les effluves émotives dont tant de ces mots nous arrivent chargés* ».



*Le parapluie rouge, Deauville
(mars 2018)*

Le champ économique

En appliquant cette méthode au savoir économique et en analysant les textes portant sur le savoir économique occidental, chrétiens d'un point de vue soit doctrinal soit politique, je me sentais insatisfait lorsque je lisais, ce que l'on répète inlassablement, que l'économie politique était née à la fin du XVIII^e siècle, ayant son origine dans la révolution industrielle et l'esprit des Lumières. Tout ce qu'il y avait avant était écarté, comme si les hommes des époques plus reculées avaient vécu dans un *no man's land* étranger à ce qu'on a appelé par la suite la rationalité scientifique, sans « *common analytical tools* ». Depuis Schumpeter, cette représentation un peu magique et théâtrale de la naissance de l'économie moderne (qui court de Hayek à Mark Blaug) a été nuancée. Le dogme a été assoupli et on a imaginé de retrouver dans la phase prémoderne de l'histoire de l'Europe toute une série de « primitifs », de prédécesseurs naïfs des économistes des XVIII^e et XIX^e siècles. Donc, surtout à partir de la seconde moitié du XX^e siècle, on a vagabondé dans l'histoire médiévale et celle de la première modernité, disons entre XIII^e et XVII^e siècles, pour y chercher des précurseurs de la pensée économique contemporaine. La perspective était évolutionniste : il devait y avoir des précurseurs capables

de découvrir ou au moins de deviner le mystère des lois économiques conçues comme un savoir éternel et en dehors de l'histoire, des cultures et des langues parlées par les cultures. Telle était la certitude des scientifiques de l'économie et des historiens qui se situaient dans leur mouvance que, ces précurseurs, on les a trouvés. Pour arriver à ce qui est considéré comme la phase la plus haute et complexe de l'évolution de la pensée économique, celle qui est la nôtre, on a facilement découvert des précurseurs qui ont été immédiatement catalogués comme des primitifs de la pensée économique, ce que les alchimistes ont été à la chimie moderne : Thomas d'Aquin, Bernardin de Sienne, Hugo Grotius, John Locke et beaucoup d'autres.

Ce repérage, typique surtout de la période historiographique se situant entre les années 1920 et les années 1970, d'une période caractérisée par une volonté de célébration de la modernité vivante du XX^e siècle, et spécialement du triomphe de l'économie marchande en voie de globalisation dans l'après-guerre, mélangeait toute sorte d'auteurs, d'écrits et de rhétoriques. On allait de la théologie morale thomiste à la philosophie politique hobbesienne, de la propagande réformatrice des frères franciscains au droit marchand des juristes du XVI^e siècle. Scholastiques, physiocrates, mercantilistes, s'entremêlaient en tant que vivant dans le brouillard prémoderne de l'économie préscientifique.

Sans même avoir besoin de recourir à l'archéologie du savoir foucaldienne, en s'arrêtant simplement à une approche philologique élémentaire, on peut facilement conclure à la totale absurdité d'une pratique historiographique ou économique qui retraçait les fondements de la science économique dans le mélange textuel imprécisé constitué par un bric-à-brac de savoirs hétérogènes qui, en plus, étaient présentés sans aucun rapport avec l'humus culturel et le contexte linguistique dans lequel ils étaient enracinés.

Max Weber

Assez curieusement, ce travail sur la préhistoire de la pensée économique moderne (*economics*) a ignoré ou effacé les recherches de Max Weber sur le protestantisme dans l'origine du capitalisme, cet effort puissant bien qu'inachevé de comprendre quelle langue l'économie moderne parlait et avec quels matériaux cette rationalité avait été fabriquée. Il faut néanmoins faire un détour par Max Weber qui a été ignoré. Lui s'est interrogé sur les matériaux qui ont permis de fabriquer la rationalité moderne. Malheureusement, le fait qu'il se soit centré sur la Réforme occulte ce qui a précédé. Il empêche de voir l'héritage chrétien dans son ensemble. Weber cherche l'esprit, et ne fait pas assez attention au langage spécifique utilisé par ses sources.

Néanmoins, sur le plan méthodologique, l'approche wébérienne, en fixant exclusivement son attention sur la philosophie économique du protestantisme pour comprendre la formation d'un « esprit économique », et sur les liens existants entre doctrine protestante et style de vie capitaliste, empêche de percevoir la spécificité des lexiques, voire l'historicité des mots et des phrases, de la textualité, qui composent le discours protestant et rejoignent de manière plus ou moins déguisée le discours économique contemporain. Le problème est chez Weber un problème de généalogie conceptuelle et idéologique plutôt que linguistique et, disons, de reconstruction d'un système de signifiés croisés.

Cette approche idéologique entrave en fait l'effort wébérien, en lui enlevant la possibilité de voir dans la profondeur l'appartenance du discours économique protestant au système discursif chrétien occidental dans son ensemble.

Que faire ?

Il semble plus utile de faire attention à l'édifice verbal médiéval mobilisé avant d'en arriver à des conclusions sur la philosophie qui a éventuellement accompagné la formation des doctrines et des savoirs économiques occidentaux. On peut commencer, ce que je fais dans ce livre et dans mes livres précédents, à classer, en essayant de nager avec une certaine systématisme dans la mer textuelle médiévale et moderne, les mots qui, aujourd'hui, sont automatiquement considérés comme typiques des discours économiques (en premier lieu les plus génériques et banals : *habere*, *possidere*, *uti*, *administrare*, *incrementum*, *augmentum*, mais aussi *interesse*, *pecunia*, *capitale*, *usura*, *usurarius*, *circulatio*, *cambium*) ainsi que les associations conceptuelles véhiculées par ces mots et résumées par d'autres mots extrêmement communs d'un siècle à l'autre (par exemple *lucrum*, *abundantia*, *paupertas*, *penuria*, *superfluum*).

Images et métaphores provenant du domaine linguistique sacré chrétien, c'est-à-dire politiquement dominant en Europe entre Moyen Âge et Modernité, révèlent immédiatement leur pertinence sémantique, c'est-à-dire leur connexion avec le champ qu'on appellera par la suite économique : la parabole des talents et sur les

banquiers, le discours sur les riches et les pauvres, les rhétoriques de l'incarnation divine et de la dette entre hommes et divinité constituent en fait le réservoir textuel qui contient et transmet les mots et les associations conceptuelles d'une économie future. Ce catalogue discursif peut bien être intégré par les séries textuelles, voire par les vocabulaires concernant les dynamiques relatives à la gestion des biens sacrés des églises et des monastères, les abus dits simoniaques de ces biens, les controverses à propos de la productivité de l'argent et de l'usure, et finalement le danger social et religieux représenté par l'économie gérée par les ennemis de la foi chrétiennes : hérétiques, musulmans et juifs.

Au cœur de ce système discursif, et du vocabulaire qui le représente, s'affirment une image et toute une machine métaphorique dont le but est de lier indissolublement la notion et le lexique de la croissance, conçu comme le développement du Corps économique constitué par la communauté des élus, croissance qu'on décrit à partir du Moyen Âge comme sacrosainte et irrésistible, et la santé de ce Corps en même temps décrit comme social et mystique, politique et symbolique.

À la croisée de lexiques différents comme celui dérivé de la théologie du salut, de l'anatomie et de la biologie, le thème de la circulation perpétuelle de la richesse structure le premier imaginaire économique chrétien déterminant ensuite l'argumentaire scientifique des économistes européens avec son recours systématique aux concepts/images de floraison, de croissance, de fertilité, de stérilité, de fécondation, d'irrigation, de flux régulier, de flux bloqué, de santé, de maladie, d'harmonie entre les membres ou au contraire de dangereux déséquilibre. Jusqu'à l'explicite recours au lexique du péché originel (d'une tare originaire, la « fêlure » de Zola) pour décrire certaines situations d'endettement structurel et irréparable.

La métaphore de l'argent circulant dans les marchés comme le sang dans le corps des vivants (une métaphore récemment étudiée par les historiens des langages économiques) rejoint donc, au-delà de ses élaborations politique entre XVII^e et XVIII^e siècles, le savoir des économistes classiques et néoclassiques entre XIX^e et XX^e siècles. La contamination entre biologie, instituant une hiérarchie des formes de vie (je pense à Heckel) et économie politique enracinée dans un darwinisme social à son tour explicitement raciste, révèle avec une certaine clarté la vitalité contemporaine, au cœur même des discours sur le marché en tant que forme de la civilisation, de tout un système d'association produit à l'origine par une théologie de l'élection et de l'exclusion.

Pour conclure, un article a paru récemment sur le langage utilisé par le monde bancaire contemporain (Moretti & Pestre, 2015). Cet essai sur le langage bancaire contemporain est assez proche de choses que j'ai avancées dans mon livre.

QUESTIONS À GIACOMO TODESCHINI

Question : Si l'on prend la théorie marxiste standard, trouve-t-on les racines Moyenâgeuses que vous évoquez ?

Réponse : La relation entre valeur et travail se trouve au XIII^e siècle. Dans certains aspects de la pensée de Marx, on retrouve bien des éléments du discours chrétien médiéval. Dans les manuscrits de 1844, Marx dit que le pauvre n'a pas sa maison sur la terre, mais ne peut espérer trouver sa maison que dans le ciel de la richesse. Certaines associations conceptuelles, certaines notions, sont enracinées dans cette

ambiguïté originelle. Maintenant, bien sûr, il y a bien d'autres choses dans Marx.

Question : Deux questions à propos de la dimension sémantique. D'abord, peut-on voir en amont, dans la tradition de la Bible hébraïque, des liens ? Ensuite, à l'opposé, je m'interroge sur le lien entre cette richesse sémantique et les mécanismes économiques proprement dits ; par exemple, cet Occident chrétien porteur de cette ambiguïté a-t-il un pouvoir explicatif sur le développement du capitalisme justement en Occident ?

Réponse : Oui, il y a des liens avec la Bible hébraïque et le Talmud. La question est : qu'est-ce que la chrétienté a fait de ces racines ? Le pouvoir politique était chrétien. L'usage chrétien a changé ces racines. Sur la seconde question, oui, mon effort dans ce livre était de montrer que la formation d'un certain mécanisme économique en soi universaliste était caractéristique de l'Europe chrétienne.

Question : Une remarque à propos de Max Weber. Quand il parle d'esprit du capitalisme, il met l'expression entre guillemets et il explique qu'il ne met en valeur qu'un élément de cet esprit. Ce n'est pas un mode de pensée comme le traducteur français l'a dit, mais une disposition d'esprit.

Réponse : Le problème est dans l'idée religieuse. Est-ce que ce sont des mots, des phrases, à partir d'un vocabulaire ? Si oui, il faut montrer d'où viennent ces mots. Lorsque Calvin écrit sur l'usure, il part de ses lectures scolastiques, on le sait par sa bibliothèque.

Question : La méthodologie d'analyse sémantique que vous utilisez vous permet-elle, par exemple, d'avoir un éclairage nouveau sur ce qu'était la famine à l'époque ?

Réponse : Prenons un exemple. Le mot latin pour famine n'était pas forcément négatif. Certains auteurs notent que la mort de beaucoup de pauvres par famine permet aux autres de mieux vivre.

Question : Concernant la finance moderne, trouve-t-on des racines à la notion de produit dérivé ? Je fais une promesse et je cède cette promesse à quelqu'un d'autre.

Réponse : Oui, on le voit avec l'apparition de la finance publique. On transfère avec profit une promesse de paiement ■

Références

- Bloch Marc (1949) *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris Armand Colin.
- Moretti Franco & Pestre Dominique (2015) "Bankspeak: The Language of World Bank Reports, 1946–2012", Stanford, Pamphlets of the Stanford literary Lab.
<https://litlab.stanford.edu/LiteraryLabPamphlet9.pdf>
- Todeschini Giacomo (2017) *Les marchands et le Temple. La société chrétienne et le cercle vertueux de la richesse du Moyen Âge à l'Époque moderne*, Paris, Albin Michel.



*La neige, Paris © M. Breton
(8 février 2018)*